

MAI 1940

**SOUVENIRS DE GUERRE
D'UN GARÇON DE HUIT ANS**

A

POUCET-HANNUT

Sylvain Courtois

**Le texte initial a été écrit en mai 2000 pour Olivier et Pierre
La présente édition de mars 2002 a bénéficié de judicieuses annotations d'Adèle Sente.**

Mai 1940 Souvenirs de Guerre

Le jeudi 9 mai 1940 avait été un jeudi comme les autres.

A cette époque, les écoliers avaient congé le jeudi après-midi. J'avais accompagné mes parents aux champs, pour éclaircir les betteraves.

Nous habitons à Poucet, petit village Hesbignon qui, aujourd'hui, fait partie de l'entité de Hannut. Notre ferme était située très près de l'église, de la Maison communale et de l'Ecole 11, rue du Village (actuellement, 14, rue des Mayeurs).

Elle abritait : mes parents Fernand Courtois (42 ans) et Marie (dite Eugénie) Debroux (33 ans) -cultivateurs, mon grand-père paternel Sylvain (81 ans) et moi-même (8 ans). Je me sentais proche de mon aïeul, je porte le même prénom que le sien. C'était un ancien cultivateur à l'âme musicienne ; il m'avait appris à jouer quelques airs populaires avec son petit accordéon élémentaire.

Mais début mai 1940, on vivait dans l'angoisse ; la même question lancinante se posait chaque jour : Ne va-t-on pas "avoir" la guerre ?

Depuis quelques années, on parlait beaucoup de guerre : l'Italie contre l'Ethiopie, l'Allemagne contre la Tchécoslovaquie et la Pologne.... On s'attendait à la voir éclater bientôt chez nous.

La mobilisation

De nombreux hommes du village étaient mobilisés dans des forts et des campements entre Liège et la frontière allemande.

Le garde champêtre Oscar (policier rural) apportait les ordres de mobilisation. Quand on le voyait poindre, chacun tremblait. Il souffrait d'une toux chronique, car il avait été touché par les gaz asphyxiants en 14-18. Même pendant la nuit, nous l'entendions venir et nous tendions l'oreille.

- Va-t-il s'arrêter chez nous ?

Va-t-il frapper bruyamment à la porte et remettre le télégramme bleu donnant ordre à l'homme de rejoindre l'armée en campagne ?

- " Tu as douze heures pour rejoindre, en uniforme et avec de la nourriture pour quarante-huit heures ".

L'homme devait alors partir tout de suite abandonnant femme, enfants, les cultures, les récoltes... Les vieux restaient. Il s'agissait d'obéir, car après quelques jours on serait emmené par les gendarmes chargés de retrouver les déserteurs.

Vendredi 10 mai

La nuit du 9 au 10 a été courte pour moi. Le garde est venu frapper bruyamment chez plusieurs voisins à l'aube. Il y a des conversations dans la rue et ce bruit d'orage au loin. Je me mets en chemise à la fenêtre de ma petite chambre.

Papa parle à un passant.

- "C'est les canons de Liège qui tirent ou ceux de Battice ou d'Eben Emael.

- Les Allemands ont attaqué la nuit passée, la radio le répète depuis six heures du matin.

- Pauvres gens qui se font tuer ou qui voient leurs maisons détruites ".

L'instituteur

La voisine, femme de l'instituteur, les yeux rouges, est dans la cour.

- " Eugénie, pourrais-je avoir un kilo de beurre pour en mettre dans le sac du maître qui doit rejoindre l'armée ?"

Maman était justement en train de battre le beurre, comme tous les vendredis.

- Attendez quelques minutes, je dois encore le rincer à l'eau fraîche.

Revêtu d'un uniforme de soldat, l'instituteur est venu, chercher sa femme. Il porte déjà son brassard blanc marqué d'une croix rouge.

- "Vite, je dois partir, je dois être à Wavre à midi.
- Vous êtes dans la Croix Rouge, vous ne pouvez mal.
- Normalement, on ne vise pas les brancardiers, mais ni les obus ni les balles ne reconnaissent les brancardiers quand ils vont ramasser les blessés en première ligne".

La présence du maître d'école m'incite à rester invisible à ma fenêtre. La veille tout n'avait pas été parfait à l'école... Finalement ils partent.

- " Mam, aura-t-on école ?
- Non, on ne sait pas ce qui va se passer ".

Maman émue pleure. Son frère et son beau-frère mobilisés sont probablement déjà engagés dans les combats derrière Liège.

Les évacués

Je suis maintenant dans la cour, devant ma maison. Il fait froid, malgré le soleil. Des gens passent.

- " Est-ce que vous évacuez ?
- Angèle et Alphonse vont partir.
- Et leurs bêtes, qui les soignera ?"

Des passants venant d'autres villages s'arrêtent pour parler.

- " En 14, les Allemands n'avaient rien fait aux gens par ici, mais, dans d'autres villages, ils avaient fusillé des hommes, brûlé des maisons, volé la nourriture.
- Pourris allemands, pourri Hitler, pourvu que l'armée les arrête à Liège.
- Ce sera comme en 14, on les arrêtera à l'Yser avec l'inondation.
- On a dit au poste de TSF que la France et l'Angleterre envoient des troupes pour nous défendre.
- Il paraît qu'il y a des espions.
- Du côté de Waremme, ils étaient habillés en curés et béguines..."

Maman:

- " Fernand a décidé qu'il ne part pas ; il n'est pas mobilisé car il est déjà vieux.
Je suis soulagée. Je ne peux rester seule ici avec le grand-père, l'enfant et les bêtes.
- Espérons qu'il ne nous arrivera rien".

On entend à nouveau le roulement sourd du canon au loin, dans la direction de Liège. Des avions à croix noires passent en piqués ; leurs moteurs hurlent la mort.

J'ai froid, mal au ventre, faim sans savoir manger.

Les mobilisés

Trois cyclistes, besace au dos et paquets sur le porte bagage, vêtus de bleu viennent d'entrer dans la cour.

L'un d'entre eux m'embrasse, le visage mouillé de larmes et de sueur ; c'est mon oncle Ghislain (46 ans), le frère aîné de papa qui arrive en vélo d'Ans avec deux collègues, chefs gardes au Chemin de Fer. Ils évacuent vers la frontière française.

L'oncle veut absolument passer par Namur où son fils Alfred, caporal, est en sixième année de l'Ecole des Cadets, préparatoire à l'école militaire. Son espoir : lui donner un paquet de linge et le serrer dans ses bras avant qu'il monte en ligne : il a dix-huit ans.

On leur donne de l'eau fraîche pour boire et se rafraîchir, un peu de beurre. Ils nous disent adieu et repartent vers le sud, sur leurs lourdes bécanes noires.

Constant, le voisin célibataire de 42 ans, part sur un vieux vélo. S'il le perd, ce ne sera pas grave. Il est mobilisé pour monter la garde au pont de chemin de fer de Bertrée.

- " Je dois passer d'abord à Hannut, pour recevoir un fusil et des cartouches.
- Tu dois arrêter les Allemands ?
- Non, je dois empêcher les espions de faire sauter le pont".

On apprend que l'oncle Jean de Blehen a été rappelé vers 2 heures du matin pour rejoindre son unité à Alost. Le garde Oscar a frappé lourdement à la porte. La valise du mobilisé était déjà faite. Tante Louise, une sœur de maman, éveillée en sursaut, s'est précipitée et a fait une chute dans l'escalier. Son dos tout bleu de meurtrissures la fit souffrir pendant plusieurs mois.

Et nous

Le grand-père est allé recueillir des nouvelles au café tenu par sa nièce Léonie sur la place du village.

Il a vu le flot des évacués venant d'Abolens et de Blehen et allant vers Hannut : des chariots tirés par des bœufs ou des chevaux, de rares autos, des piétons poussant parfois une poussette ou une voiture d'enfant. Ces passants racontent les bombardements aux environs de Liège, les tués au bord de la route, les forts écrasés par les obus allemands.

Les nouvelles sont mauvaises. Nos soldats reculent. Il y a des tués.
Mais les avant-gardes françaises sont arrivées à Hannut.

Papa est parti avec un attelage à Hannut acheter toute la farine qu'il pourra pour nourrir les cochons et un grand sac de farine blanche pour faire notre pain. On se précipite encore à l'épicerie pour y acheter des provisions, tout ce qui avait manqué en 14-18 : le sucre, les allumettes, le tabac, les fruits secs, le chocolat...

En soirée, j'entends passer des troupes en retraite dans la rue Neuve, charroi, chevaux, fantassins. Par les fentes dans les haies, je les regarde marcher vers Hannut.
Je voudrais voir tout cela de près, mais maman me défend de quitter la maison.

Samedi 11 mai 1940

On passe une nuit troublée par des roulements de canons, plus proches que la veille.

Des évacués passant près de la place avaient raconté que la maison de tante Alice et oncle Auguste à Odeur, à 16 km de Liège sur la grande route (la nationale 3 : Liège Bruxelles), avait été bombardée.

Dans l'après-midi, trois soldats belges à pied passent en isolés portant capote, sac et fusil, épuisés, couverts de poussière.

Ils pénètrent dans notre pré de l'autre côté du chemin, comme pour se dissimuler. Une fois derrière la haie, ils baissent leurs pantalons et s'accroupissent. Je les entends discuter entre eux de manière véhémement.

Après quelques minutes, ils vont au fond du pré et ils sortent par le jardin et le Vinave.

Je vais voir dans le pré. Ils y ont abandonné une capote, deux sacs et deux fusils dont ils ont brisé la crosse pour rendre l'arme inutilisable. Papa, que je préviens, enterre vite le tout sous une haie.

Dans des camions tirés par des chevaux, des soldats dorment assis. Ces images de la démoralisation, j'allais les revoir... quatre ans plus tard, chez les Allemands.

Les réfugiés de notre famille

Effectivement, ce samedi soir, 11 mai, nos parents d'Odeur viennent se réfugier chez nous, à Poucet. Je vois encore arriver la petite famille, tante Alice (la sœur de mon père), oncle Auguste et leurs filles Céline et Adèle, des jumelles de 8 ans.

A présent, j'allais avoir des compagnes de jeu, deux cousines de mon âge, et cela me réjouissait. J'étais tout ouïe au récit ému et détaillé des derniers événements pénibles que ma tante, mon oncle et mes cousines venaient de subir.

C'était bien vrai, la veille un avion allemand avait lâché une bombe au fond du jardin de leur maison d'Odeur, nouvellement construite. Mais l'éclatement de ce dangereux engin avait été amorti par des mètres cubes de terre fraîche provenant des fondations récentes de la bâtisse. Si bien que les dégâts à celle-ci avaient été limités à quelques murs lézardés, une cheminée détruite, un toit abîmé et surtout une couche jaune de terre friable argileuse recouvrant murs et toitures arrière de la maison.

Aussi le lendemain dès l'aube, ma tante Alice et mon oncle Auguste se décidèrent à rejoindre le flot des réfugiés qui fuyaient les environs de la ville de Liège, cibles des bombardements ennemis.

Pour atteindre notre village de Poucet, ils durent parcourir 30 km à pied par les chemins de campagne, avec un minimum de bagage et un vieux vélo pour tout véhicule.

Heureusement dans la colonne des fuyards, il y avait de temps à autre un complaisant conducteur de chariot déjà surchargé qui acceptait encore de faire place à quelques enfants épuisés de fatigue et de détresse - service ultime dont mes petites cousines avaient pu bénéficier.

Nous sommes huit à la maison.

Après la vive émotion des retrouvailles, il s'agissait de caser le maigre contenu des valises des évacués dans la maison d'accueil.

L'oncle Auguste avait emporté son uniforme de réserviste. A ce propos, une réflexion s'engage entre lui et mon père....

- " Je n'ai pas reçu l'ordre personnel de rejoindre. Pour respecter la mobilisation générale, vais-je revêtir mes vêtements militaires et me joindre aux militaires qui passent ?
- Tu ne parviendras jamais à rejoindre ton régiment, mieux vaut rester ici que d'aller t'exposer pour rien...et te faire capturer prisonnier par les Allemands. On a vu des éclaireurs allemands à Waremme, demain ils seront déjà ici.
- Plutôt, détruisons l'uniforme pour que les Allemands ne le trouvent pas.

Papa et oncle Auguste font un feu de branchages dans notre pré, et y jettent l'uniforme compromettant.

Cette précaution étant prise, il était l'heure de penser à organiser les chambres à coucher pour nos quatre réfugiés dans notre modeste habitation.

De suite, maman et tante Alice cousent de la toile pour en faire des matelas bourrés de courte paille.

J'abandonne ma petite chambre à mon oncle et à ma tante ; je dormirai dans mon ancien lit en fer, les deux filles dormiront dans la grande chambre de mes parents, sur une paillasse à même le plancher.

En ce qui concerne les repas, dans l'immédiat, nous n'avions pas de problème pour partager les provisions alimentaires que mes parents avaient faites depuis plusieurs semaines. Et puis chez nous c'était une petite ferme : la vache laitière, les poules pondeuses, la viande de porc conservée au saloir nous apportaient quotidiennement de la nourriture précieuse. De surcroît, maman fabriquait le pain ménager dans son propre four à bois.

On raconte

On apprend que des troupes françaises sont arrivées à Hannut, Thisnes, Orp-le-Grand pour prendre position derrière la Gette et arrêter les Allemands. Des troupes belges qui passent en battant en retraite vont prendre position avec des anglais du côté de Wavre et de Gembloux.

- On a de la chance, les combats se dérouleront plus loin.

L'oncle Eugène de Fallais, frère de papa, a fait savoir qu'il partait en tandem avec tante Bertha vers la France.

A la soirée, dans notre demeure nous sommes huit à présent. Le grand-père évoque août 1914, les combats de Waremme où un cousin de maman, Amand Debroux, avait fait acte de bravoure en faisant prisonnier un peloton d'une quinzaine d'allemands avec leur officier. Il était passé à Poucet le lendemain, monté fièrement sur le cheval de l'officier allemand. Il raconte aussi l'arrivée dans le village des soldats ennemis avec leurs casques à pointe, fouillant tout, exigeant beaucoup de services et menaçant les civils récalcitrants.

Dimanche 12 mai 1940

A l'église, c'est la célébration de la communion solennelle pour les enfants de 12 ans. Les garçons en beaux costumes, les filles en robes blanches réunis à l'église pour la grand'messe. Le voisin Georges, le fils de l'instituteur mobilisé, est parmi eux, seul avec sa maman. Tout à coup le canon tonne tout près. Les vitres tremblent. Les gens sortent précipitamment de l'église et se hâtent d'aller se mettre à l'abri. On entend des bruits rapprochés de mitrailleuses.

On crie :

- " Il y a des Allemands sur la route de Hannut ; ils tuent tout le monde."

Je me mets à pleurer, ayant compris que les Allemands venaient vers nous et allaient nous tuer. Le mal de ventre me tenaille.

- " Viennent-ils ?"

- "Tenez-vous tranquilles et n'allez pas sur la rue, il ne vous arrivera rien."

Les derniers évacués ont rebroussé chemin. Ils ont vu des voitures détruites, des morts sur la route de Hannut. Ils vont tenter de passer par les chemins de campagne.

- "Il y a des parachutistes allemands dans le Fond du Bois, ils mitraillent les civils sur la route de Hannut.

- Il est trop tard pour évacuer.

- C'est se mettre dans la gueule du loup."

En sortant de l'église, les membres de notre famille rentrent à la maison toute proche. On se met quand même à dîner.

L'atmosphère est accablante : on est bloqué à l'intérieur, toutes portes fermées, il ne passe plus personne dans la rue.

Mais, on entend des explosions lointaines et proches et puis toujours ces ronflements et ces piqués d'avions munis de sirènes qui terrorisent. L'oncle Auguste craint pour les enfants, il leur conseille de se glisser sous la table, afin d'éviter d'être enseveli en cas de chute d'une bombe. Mon grand'père pour nous détendre, rétorque que lui se mettra sous la buse du poêle. Ma petite cousine Céлина pleure de manière continue, depuis son arrivée hier. On est inquiet pour sa santé.

Les Allemands sont là

Vers 16 heures, on entend passer un motocycliste à toute vitesse. Il monte la côte vers l'église. Quelques secondes plus tard, il redescend à toute allure. Maman est allée dans sa chambre à l'étage pour observer par la fenêtre, car on a entendu du bruit de charroi et des cris incompréhensibles venant du bas de la rue.

Tout à coup, elle voit s'avancer un groupe de soldats en uniforme vert gris, armes à la main, méfiants, longeant les murs tout en observant partout autour d'eux. Au même moment elle aperçoit Thérèse, la voisine, qui s'avance dans sa cour pour venir voir. Maman fait "Psitt" à sa fenêtre et elle montre la rue du doigt. Thérèse comprend et rentre vite. Juste à temps pour ne pas être aperçue par les soldats qui, surpris, auraient pu ouvrir le feu sur elle.

A présent, c'est une colonne de soldats à pied, des motocyclistes qui passent, des voitures, du charroi lourd, des canons...

Nos moutons et nos poules traversent la rue ; nous avons les plus grandes craintes d'un accident avec un motocycliste et des repréailles. Nous restons dans la maison, sans oser sortir, mais les plus hardis d'entre nous vont régulièrement observer de la fenêtre d'en haut.

La nuit commence à tomber. Papa annonce :

- " Ils ont placé une cuisine roulante en face de chez Thonon ; elle fume et des soldats allemands sont rassemblés tout autour pour manger.
- Gloria Victoria ..."

Le chant arrive jusqu'à nous. Ce chœur de soldats me glace jusqu'aux os de honte et de malédiction. Oncle Auguste conseille de brûler les journaux ouverts sur la table qui parlent de boches et d'allemands barbares.

Les bêtes dans les étables bêlent leur faim et soif. Papa se glisse dehors comme une ombre et va les soigner, suivi bientôt par grand-père et maman.

Dans la grande pièce, on vit sans lumière et finalement on va se coucher, craignant à tout moment l'irruption de soldats agressifs.

La semaine qui suivit

Lundi matin

Le pré, la cour sont remplis de véhicules militaires et de soldats, de canons orientés vers Hannut. Ils tirent de manière cadencée.

- "Ne peut-on mal ?
- Les obus qu'on tire ici, c'est pas pour nous, dit papa qui a fait son service militaire à l'artillerie. Si les autres répondent... les coups arriveront sur nous."

On reste calfeutré à l'intérieur, on ne comprend rien aux cris poussés dehors.

Maintenant du charroi tiré par des chevaux passe et monte la côte de l'église. Les Allemands sont nerveux ; ils courent en sens divers et portent des obus près des canons.

Le bruit des détonations nous fait mal aux oreilles. Cela dure toute la journée et encore le lendemain.

Un soir, le charron Léon Noël est venu demander à papa de l'aider à enterrer les morts qu'il est allé relever au chemin de Hannut, des évacués inoffensifs. Papa l'aide à ramener les cercueils de bois blanc sur une charrette à bras. A eux deux, ils creusent une fosse commune au cimetière et y déposent les cercueils.

(Le petit-fils de Léon Noël a enseveli Papy de Seraing quand il est mort à La Tonnelle, cinquante-cinq ans plus tard).

Les soldats allemands de deuxième ligne.

Les canons ont cessé de tirer et sont partis. Le pré est à présent rempli de camions. On ose passer à côté des Allemands. Ils sont plus âgés que ceux des premiers jours.

Deux d'entre eux frappent à la porte.

- "Frisches ei ?
- ??

- Ei...Ei...
- ?"

L'un d'entre eux s'accroupit

- "Kot Kot ... et simule de ramasser ...
- Œuf
- Ja Ja "

Maman leur donne deux œufs et ils lui donnent une pièce d'une monnaie qu'on ne connaît pas.

- "Des fenniches, ça ne vaut rien pour nous."

Ils sont déjà partis en riant.

Un officier vétérinaire vient loger dans la pièce de devant. Il parle un peu le français.

On essaie de lui faire comprendre que nous sommes déjà huit.

Il sourit et pour faire un geste il donne son avis sur chacune de nos bêtes et quelques conseils.

- "La guerre, pas bon.
- La guerre, bientôt fini ?
- Novembre, Hitler a dit.
- Non, guerre durer deux ou trois ans.
- Non, non, trop mauvais pour les Allemands.
- Vous repenserez à moi et à ce que je vous dis."

Maman a fait du pain dans le four. Un soldat s'approche, montre un pain et puis se désigne.

- "Il me demande un pain.
- Nous sommes huit.
- On n'ose refuser, on ne sait jamais.
- Fais-le entrer, sinon ils vont tous arriver."

L'allemand s'éloigne et puis revient portant un pain noir sous le bras.

Par geste, il propose l'échange.

Il faut bien accepter. L'Allemand repart avec notre bon pain frais.

Le lendemain :

- "Personne ne sait manger de ce pain, sûr, mal levé.
- Les cochons n'en ont pas voulu."

L'école

Les soldats sont partis. Nous allons visiter l'école. La classe est dans un désordre total. Les Allemands ont dormi ici sur de la paille. Des restes de nourriture pourrissent dans les bancs.

Les bonbons sont devenus rares ; deux caramels à partager en trois...

J'essaie d'attirer mes cousines à l'étang, dans les prés, à la recherche des objets abandonnés par les soldats, en compagnie des garçons du village. Adèle est tentée de nous suivre.

Mais Tante Alice qui connaît les dangers leur fait faire des travaux et des devoirs pour ne rien oublier de l'école. Elles ont de belles écritures, elles savent déclamer et chanter.

Un matin, nos réfugiés sont repartis vers Odeur. Je les vois encore, s'éloignant à pied vers la place. La tante et l'oncle portent une manne entre eux deux. Chacun d'eux donne la main à une des petites jumelles. Celles-ci portent un petit paquet dans la main extérieure. Nous pleurons.

- "Au revoir.
- Vous reviendrez bientôt, on va tuer un cochon."

Le dimanche après au matin, papa s'adresse à moi :

- "Demain, tu iras à l'école à Trognée.
- Je vais te présenter au Maître Meureau."

Nous partons en vélo. Le maître me paraît gentil, pensif. Il m'accepte. Cependant je demande :

- "Est-ce qu'il ne bat pas les enfants ?
- Si tu n'es pas méchant, tu ne seras pas battu."

Le lendemain, je pars seul sur mon petit vélo.

La leçon de lecture.

- En juin, on fane le foin.

Deux semaines plus tard, Alice, notre voisine de jardin, remplace l'instituteur de Poucet. Je reviens à l'école dans mon village.

- "Tu n'es plus de Poucet." me disent les autres enfants.

A Cras-Avernas

Nous sommes partis rendre visite à mes grands-parents maternels qui habitent à Cras-Avernas, un village voisin, Gustave Debroux (mon grand père, maître maçon, qui m'apporta sur son dos un vélo à trois roues) et Mathide Limme (ma marraine qui m'a souvent gardé, petit, lorsque maman travaillait aux champs).

Les nouvelles étaient tristes.

La cousine de maman a mis au monde un garçon, aux premiers jours de la guerre. Le bébé va bien mais la maman est morte, car il n'y avait pas de médecin pour la soigner. Le petit Willy sera élevé à Cras-Avernas par ses grands-parents.

L'oncle Jean Bairin a combattu comme mitrailleur. Son équipier, un soldat de Trognée, a été tué à ses côtés.

Ni de l'oncle Jean Bairin, ni de l'oncle Louis Debroux on n'a d'autres nouvelles.

Ma marraine a promis de faire à pied le pèlerinage à Montaigu, quand elle saura que ses fils sont vivants.

Les prisonniers

L'armée belge a capitulé.

Tante Germaine, sœur de maman et l'épouse de l'oncle Jean, est revenue de Liège à Cras-Avernas avec son petit garçon Jean-Marie. Tous les jours, en vélo, elle se rend dans les villages entre Tirlemont et Saint-Trond.

C'est là que passent à pied les prisonniers, en longues colonnes, surveillés par des soldats allemands en armes. Ils sont dirigés vers Liège, sur la route de l'Allemagne. Toutes les heures, ils s'arrêtent dix minutes de marcher pour se reposer, boire, se soigner...

Tante les observe et un jour elle reconnaît son mari dans la misérable colonne. Au premier arrêt, elle attire son attention.

- "Demande aux sentinelles de pouvoir venir à la cour derrière ce mur."

Permission obtenue, il retrouve son épouse.

- "Enlève vite ton uniforme, j'ai apporté un costume civil.

- Et si on m'aperçoit ?

- Tu ramperas derrière la haie et puis tu prendras mon vélo.

- Les Allemands nous ont dit qu'on mettrait le cachet sur nos carnets militaires à Liège.

- D'autres se sont enfuis avant toi.

- Ce n'est pas la peine puisqu'ils nous libéreront demain ou après.

- Adieu.

- Au revoir."

-

Ils marchèrent encore jusque Verviers. Là, on les fit monter dans un train à marchandises qui les conduisit pour cinq longues années, dans un camp de prisonniers au Stalag 10B à Sanbostel. L'oncle Louis fut aussi envoyé en Allemagne au Stalag 11 B à Hanovre, jusqu'à la fin de la guerre, en mai 1945.

Marraine fit son pèlerinage de Montaigu avec courage, accompagnée de Tante Germaine.

Mon arrière-grand-père Eugène Debroux, le patriarche à Cras-Avernas, meurt à plus de nonante ans, durant ce mois de mai 1940. J'ai conservé précieusement les pièces anciennes de cinq francs qu'il donnait à ses arrières-petits-enfants au nouvel-an.

Avec ses fils Gustave et Jules, entrepreneurs maçons, ils ont conçu et construit depuis le début du siècle de nombreuses maisons encore existantes, dans les villages autour de Cras-Avernas.

Juin et puis les vacances.

On n'a plus la tête à aller à l'école, écouter, faire les devoirs ; il se passe quelque chose tous les jours. La jeune institutrice Alice Landrain a bien du mal à maîtriser ses 40 élèves répartis de la première à la sixième année primaire.

Les évacués reviennent du Nord de la France ; ils montrent leurs périple sur des cartes et racontent les bombardements, les blessés et les tués... On dit chez moi qu'ils racontent tous la même chose, puisqu'ils suivaient les mêmes routes.

Un beau jour l'instituteur revint, amaigri, épuisé. Alice nous quitta et, pour les écoliers, ce fut le retour de la discipline. Le maître qui était allé jusque Montpellier nous fit une leçon vivante de géographie sur le Midi de la France.

Le cousin Alfred est aussi revenu chez ses parents à Ans ; il va entreprendre des études d'ingénieur en septembre, puisque l'école militaire est fermée.

L'oncle Eugène et tante Bertha revinrent en juillet, tannés par le soleil et les intempéries. Ils avaient parcouru des centaines de kilomètres en tandem.

A la maison, papa et mon grand-père n'ont plus de tabac pour bourrer la pipe. Ils sont de mauvaise humeur ; ils m'envoient chaque jour faire le tour des épicerie du village.

- "L'année prochaine on plantera du tabac, comme en 14-18, s'il y a possibilité"

Une nouvelle époque commençait...